

Sans bottes ni médailles

COMBATS F.T.P.

Une visite de politesse

Nous sortions du métro Marbeuf, Phil et moi. Les Champs-Élysées étaient pleins d'uniformes, comme maintenant, mais en septembre 43, c'était des uniformes allemands.

Je demande à Phil : « C'est loin ? »

Il me répond : « A côté, rue de Ponthieu. »

Ça n'était pas loin, en effet, et nous arrivons devant une maison dite « bourgeoise » bien qu'elles ne soient pas toujours habitées bourgeoisement.

« C'est là, me dit Phil, au rez-de-haussée, dans la cour. »

Pendant le trajet j'avais observé mon compagnon, je ne sais pourquoi, je lui faisais confiance. Phil n'était pas F. T. P., c'était un garçon qui vivait de drôles de combines.

Je l'avais rencontré un jour dans un bistrot, et l'on avait causé un peu.

Avant-hier, il m'avait parlé d'une affaire.

« Voilà, me dit-il, c'est un flic allemand, quelque chose comme un commissaire de la Gestapo, il a un appartement où il reçoit des gens du marché noir et où il traite ses affaires, il doit avoir plusieurs millions dans le coffre-fort de son bureau. Il s'agit d'aller les chercher. »

Comme Londres nous a encore oubliés à la dernière distribution, il faut bien que l'on se procure de l'argent. Je parle donc de cette affaire aux copains et après discussion nous établissons un plan. Je vais aller avec Phil reconnaître les lieux, en me faisant passer pour un intermédiaire et, si je juge l'opération possible, nous y retournerons le lendemain avec Marcel qui représentera assez bien l'honorable propriétaire de la noire marchandise à vendre, en l'occurrence 5 tonnes de café dont, évidemment, nous ne possédons pas le premier grain. Puis une fois chez l'Allemand, il n'y aura plus qu'à lui faire ouvrir son coffre, prendre l'argent (là où il est!) et partir après avoir fait le « nécessaire » pour l'empêcher d'appeler au secours.

C'est pourquoi j'entre en ce moment dans l'appartement du « Herr Major Lentz » ainsi que me l'apprend Phil qui fait les présentations.

Après une courte conversation nous tombons d'accord pour prendre rendez-vous le lendemain chez Lentz avec le

vendeur, l'affaire est presque conclue, il est vrai que je lui avais fait un prix bien au-dessous du cours du marché noir; moi ça m'était égal, je ne risquais pas de perdre de l'argent...

Et le lendemain, à 20 heures, Marcel, Phil et moi nous sonnons chez Lentz qui nous conduit dans son bureau, il nous fait asseoir bien gentiment devant la table et lui prend place en face de nous.

Je lui présente Marcel qui, avec ses lunettes et sa petite moustache dans son visage tout rond, a vraiment le physique de l'emploi.

Malheureusement il n'en a que le phy-

sique, car il se débrouille tellement mal dans son rôle que l'autre s'aperçoit de la mystification, et prenant peur, porte la main à sa ceinture où est son revolver. Avant qu'il ait eu le temps de le sortir de l'étui, je tire sur lui deux balles à bout portant.

Il s'écroule à terre, pendant que nous ouvrons la porte, un peu nerveusement, il faut le dire; au moment de quitter l'immeuble, le concierge, qui était sorti de sa loge, nous demande d'un air méfiant ce qui se passe.

« Je ne sais pas, il me semble qu'on a tiré par là », lui dis-je en lui montrant le fond de la cour, et je me dépêchais de rattraper les copains qui n'avaient pourtant jamais marché aussi vite.

C'est ainsi qu'il y a eu ce jour-là un salaud de moins à Paris et rien de plus dans notre caisse.

HENRI.

Nous les rechanterons nos vieilles chansons

LA VARSOVIENNE

Notre ennemi nous attaque en rafales.
Son joug cruel nous opprime odieusement.
Nous sommes entrés dans la lutte finale.
Qui sait encore quel sort nous attend,
Mais nous prendrons dans nos mains,
Proletaires!

Le drapeau rouge de tous les travailleurs,
Nous lutterons pour la cause ouvrière,
La Liberté et le monde meilleur.

*Frères en route, tous à la lutte!
Marche ardemment ouvrier; en avant!
Frères en route, tous à la lutte!
Marche ardemment ouvrier; en avant!*

Le travailleur meurt toujours de famine.
Nous ne devons plus nous taire, mes amis,
Ceux qui sont morts, en honneur,
Ni retenir notre haine en sourdine,
Ni avoir peur d'échafauds ennemis!
Avec gloire,
En combattant pour le monde ouvrier,
Ne périront pas dans notre mémoire
Et ne seront nullement oubliés.

Nous haïssons les tyrans et leurs trônes
Pour délivrer notre peuple martyr.
Nous détruirons leurs galons et couronnes,
N'en laisserons plus aucun souvenir.
Notre vengeance sera impitoyable

Aux parasites du travail humain,
Car tous leurs crimes sont impardonnables
Et notre jour de revanche est prochain.

MISE AU POINT

Le journal bourgeois « L'Epoque » du 26 juin s'est livré à une attaque contre une proclamation de Maurice Thorez faite en 1940 et publiée dans le journal du P. C. anglais et dans « L'Humanité » clandestine de 1940. Le passage cité par « L'Epoque » est celui-ci :

« Cette guerre n'est pas une guerre des peuples, mais un conflit d'intérêts entre la finance anglaise et le capital allemand. »

Et bien, quoi qu'en disent les plumitifs du capital qui écrivent dans « L'Epoque », jamais la véracité de cette phrase de Maurice Thorez n'est apparue aussi clairement aux yeux des travailleurs qui voient les exploités plus riches et plus arrogants que jamais alors que le peuple souffre de la faim.

Nous partageons entièrement le point de vue exposé par Thorez en 1940.

Ce conflit a été la deuxième guerre impérialiste et s'est soldé par une misère effroyable pour les prolétaires du monde entier. Seule la Révolution Sociale pourra empêcher une nouvelle tuerie.

Tout le reste n'est que mensonges et bavardages de bourgeois menteurs ou de chefs ouvriers traîtres à leur classe.